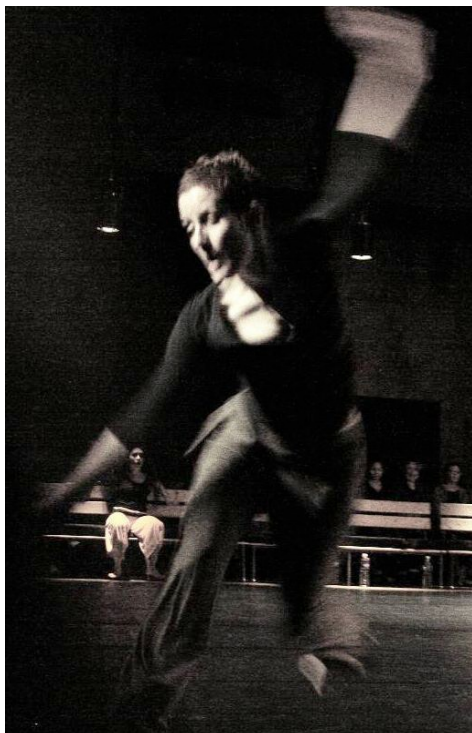


**Interview de Florence Loison
Danseuse, chorégraphe et directrice
artistique du Festival « Lignes Africaines**



Tu peux nous parler de ton parcours personnel, comment tout s'est construit, comment tu en es venue à la danse ?

J'ai tout d'abord commencé à m'exprimer par la musique. J'ai été élevé dans un milieu où il ne fallait pas trop s'extérioriser corporellement (ma mère étant catholique pratiquante). En revanche, quasi tous les membres de la famille sont musiciens. Dès que j'ai rencontré les cultures d'Afrique de l'Ouest ça a tout de suite correspondu car j'avais déjà cette forme de culture musicale. J'ai commencé la danse j'avais quinze ans. Je faisais partie d'un groupe de percussions traditionnelles d'Afrique de l'Ouest et il y avait une ivoirienne qui dansait. Je me suis laissée séduire par le mouvement et cette forme d'expression m'a beaucoup plu. Ensuite, lors de mon premier voyage en Afrique, j'ai fait un stage dans une troupe locale, à côté d'Abidjan, le Tenzo, qui pratiquait la danse de ballet. J'ai donc commencé la danse par les pratiques chorégraphiques d'Afrique de l'Ouest. Après j'ai eu accès aux cours de danses africaines à Paris (développés par des africains venus en France dans les années 70, la génération Elsa Wolliaaston). La danse c'est pour moi un vrai prolongement physique de la musique, il y a une émotion qui vient de l'intérieur et s'exprime vers l'extérieur. Pour moi c'était une sorte de libération, une porte ouverte.

Comment peut-on qualifier la danse que tu fais ? De la danse afro-contemporaine ?

Je pratique la danse africaine mais c'est une forme personnalisée. Je la revendique contemporaine parce que je la développe dans un contexte d'aujourd'hui avec ses problématiques. Ceci étant, toutes les danses sont originaires d'une codification. Il se trouve que mon code de départ, ce sont

les danses d'Afrique de l'Ouest, pour d'autres se sera la danse classique. Moi j'ai tout de suite été projeté dans quelque chose de culturel différent. C'est très important pour moi de définir d'où je viens chorégraphiquement, car les gens se méprennent. Quand on dit « danse africaine » en France, on pense que c'est de la danse traditionnelle, mais c'est faux. Les danses traditionnelles pures ça ne se fait que dans les cérémonies religieuses et c'est codifié de façon très stricte. La danse de ballet c'est une danse transformée, ça vient de l'exode rural. C'est important car ça veut dire que c'est déjà une forme de création. Les africains revisitent et réinterprètent tout le temps leur propre culture. Il y a une transmission mais chaque génération y apporte quelque chose de nouveau. Et moi j'y apporte aussi un autre mouvement.

Qu'est-ce qui t'a attirée en Afrique ?

Quelque chose de très libérateur. Il y a une forme d'expression physique immédiate en Afrique et je la vis chaque fois que je vais là-bas. Les corps sont chauds, il fait chaud, on n'est pas dans les mêmes dispositions corporelles. Ce n'est pas du tout la même approche du corps. C'est un rapport au corps beaucoup plus simple et direct. Et puis j'ai découvert que ces cultures là ne dissocient pas le corps et le son. Et pour moi c'est important car ce n'est pas le cas chez nous. Nous on devient très performant dans la pratique d'un instrument, on devient instrumentiste. Mais le corps est complètement oublié. On a une approche technique de l'instrument et pas corporelle. Moi je me dévoile et m'exprime à cet endroit là.

Tu allies la danse aux arts visuels et à la musique. Pour toi la danse est forcément reliée aux autres arts ?

C'est plutôt moi qui la relie aux autres arts. Faire une performance avec un musicien c'est quelque chose qui ne m'effraie pas du tout, je vais être à l'aise. Sa musique, ses notes, sa propre improvisation va me porter, m'ouvrir, me permettre de me développer. Je m'y retrouve. C'est grâce au regard de quelqu'un d'autre que je développe mon propre regard sur ce que j'ai envie de faire. Par exemple, avec Olivier Clausse. J'ai ouvert les yeux sur la mise en valeur du mouvement à travers la lumière ou la non lumière ou en tout cas ce qu'elle permet de voir.

La rencontre de l'autre te nourrit énormément, ça fait partie de ta recherche personnelle ?

Dès le départ, ce qui m'a permis de commencer à exister artistiquement c'est parce que je suis allée voir d'autres gens, ailleurs. Je suis allée en Afrique très jeune et je vivais avec des artistes. Cette association directe, très positive m'a révélé à ça. Pour moi c'est un partage, j'ai toujours associée l'activité artistique avec l'échange. Bien sûr il y a des moments où c'est personnel et intime mais j'ai aussi besoin d'ouverture vers l'extérieur., et l'inverse, que l'extérieur vienne m'envahir, me bousculer, me questionner...

Comment t'es venue l'idée du festival « Lignes Africaines » ?

A l'origine le festival c'est un coup de gueule politique. En 2003 il y a eu les luttes intermittentes dans tout le pays, j'en ai fait partie car tout cela me touche et me parle. La fin de ce mouvement là a nourri toute une réflexion, je me suis dit : qu'est-ce qu'on fait après tout ça ? Après s'être rassemblés, maintenant ça veut dire quoi être artiste pour moi ? Et donc progressivement est né ce besoin de dire : j'ai besoin d'un temps où on parle de la danse car on en parle pas assez à mes yeux, je veux pouvoir danser plus et présenter qui je suis avec des gens qui ressentent la même chose que moi, des formes d'exclusions. Tout de suite l'idée de la circulation m'est venue. Je voulais qu'un maximum de gens différents puissent avoir accès à ça. Donc il ne faut pas que se soit cher et que l'argent limite le projet. Je voulais aussi le développer dans différents endroits car tout le monde ne va pas aux mêmes endroits. En Novembre 2004, arrive cette première forme de résidence que j'ai nommée « Lignes Africaines ».

Tu as commencé par créer un projet culturel avant de créer un projet chorégraphique personnel, pourquoi ?

Parce que j'étais trop jeune pour ça. A l'époque, je n'étais pas encore encadrée par des gens qui me permettaient d'en arriver à cette étape là. Je n'étais encore que dans la pratique africaine, de performance physique, j'allais de stage en stage, donner mes cours. Les formes de danses contemporaines occidentales m'impressionnaient. Je ne me sentais pas capable de danser ça, pour moi je n'avais pas les bases et techniquement je n'étais pas à ce niveau là.

La question politique a donné l'impulsion au festival. Il y a aussi une réflexion sur l'échange entre les peuples et leurs cultures ?

Alors oui il y a ça aussi, mais pour moi c'est aussi une question politique. Je constatais qu'autour de moi je ne savais pas où jouer ? Où travailler ? Qui pouvait m'accueillir ? En fait, je ne correspondais à aucune case : j'étais blanche, française et je pratiquais la danse africaine. En grattant un peu ça, je me suis rendu compte que les artistes africains on ne les invitaient que dans certains contextes, souvent des « temps forts Afrique ». Pour moi c'était assez violent, je trouvais cela assez néandertaliens ! C'était la Préhistoire pour moi dans nos relations. Cette relation à l'Afrique ça a toujours été quelque chose que j'ai développé, la question du racisme, des discriminations. Je faisais ce constat que les noirs étaient très peu présents dans nos salles de spectacles, en tant que metteur en scène, danseur, ou chorégraphe. Tout simplement parce que le théâtre français n'écrit pas pour les noirs et parce qu'il y a très peu d'auteurs africains qui sont montés. Pour la danse c'est un peu pareil, on nous classait soit folklore soit danse contemporaine. Le festival c'était une façon de parler de tout ça et de se demander : vivre à plusieurs en étant différents dans un même endroit, qu'est ce

que ça veut dire ? L'entrée artistique me permettait d'en parler.

Donc avec ce constat tu crées ton propre moyen de t'exprimer dans ta ville. Il te permet aussi de développer de futurs projets avec les artistes invités.

Oui mais à l'époque je n'en n'étais pas encore à projeter ce qu'est Lignes Africaines aujourd'hui. J'ai évolué à la mesure du festival. En 2004 pour moi la priorité c'était d'inviter Evelyne Mambo*, mon maître de danse de base, une personne importante dans ma formation que j'ai rencontré en France par la troupe Yelemba d'Abidjan et retrouvée en Côte d'Ivoire ensuite. J'aimais beaucoup sa double personnalité masculine et féminine dans sa danse. Evelyne, implantée sur Nantes depuis quelques années, constatait qu'il y avait d'autres gens comme moi, en voie de professionnalisation, dans le besoin d'être aidés, d'être aiguillés, d'être accompagnés dans leur projet. Donc on a commencé à appeler tous ceux qu'on connaissait. On s'est retrouvés à douze danseuses de tout le Grand Ouest, qui avaient déjà travaillé avec Evelyne Mambo. C'était la première résidence à La Fonderie, sur un travail à la fois musical et dansé, le début du projet « Lignes Africaines ».

*Evelyne Mambo : danseuse, chorégraphe au cœur de l'histoire de la troupe Yelemba d'Abidjan. Troupe d'une quarantaine de danseurs qui viennent des quartiers les plus pauvres d'Abidjan représentant au moins 30 ethnies différentes. Formation de danse et musique très physique.

Le festival propose différents spectacles et forme de rencontres, on pourrait parler d'un festival pluridisciplinaire. Pour toi qu'est ce que ce type de festival peut apporter aux publics (amateurs, professionnels, danseurs ou pas) ?

Chacun en fonction de sa personnalité rentre dans l'art et la culture de manière différente, certains seront plus corporels, d'autres plus mathématiciens, Très vite je me suis rendu compte que de réaliser un événement axé sur la danse, d'une part, ça n'était pas forcément cautionné par les financeurs, et d'autre part, étant dans la circulation moi-même, naturellement j'avais besoin de débats. J'ai fabriqué des moments qui me paraissaient évidents à mettre en place : des moments de danse, des débats, des rencontres...

En ce qui concerne la danse amateur, c'est une autre particularité de ce festival car c'est en lien avec l'histoire de la danse. A une époque l'État a créé des diplômes de professeurs de danse, cela a permis de professionnaliser clairement les danseurs mais cela a aussi complètement cassé la relation entre danse professionnelle et danse amateur. Moi je constatais qu'il n'y avait plus de passerelles entre les deux. Et quand tu es professionnel c'est que tu es forcément passé par de l'amateurisme, alors comment tu passes la fameuse marche ? C'est cela qui m'a poussé à me dire, il faut que l'on essaie de s'auto-proposer quelque chose. Concrètement, à l'époque, sur la ville du Mans, il y avait un vrai déficit, j'étais en demande sur ma ville et il n'y avait rien, on

me disait d'aller à Paris, à Nantes ou à Rennes. Mais je voulais avoir des possibilités de qualités chez moi, donc je me suis dit : je vais faire. A la fois c'est bien car j'ai créé une possibilité et puis c'est dommage car ça n'a pas permis de développer des actions de la ville.

Tu peux nous parler de la suite de Lignes Africaines ?

Lignes Africaines passe en biennale car il se développe très vite. J'ai ressenti le besoin, après cinq années de travail de forcé de prendre plus de recul et aussi de prendre plus le temps de réfléchir aux projets de résidences que j'ai sur Lignes Africaines. Même si je suis déjà en train de construire ce qu'il va se passer en 2011, j'ai encore du temps pour pouvoir le concrétiser. Et ça c'est appréciable. Une année sur deux c'est bien.

Qu'en est-il de ta première création en tant que chorégraphe, « Voyages », qu'est ce que tu défends ?

Dans « Voyages », on est trois : Olivier Clause, Denis Monjanel et moi même. C'est un solo de danse mais c'est une pièce à trois, c'est le développement d'une relation entre mouvements, images et sonorités. C'est la première fois que j'écris, je ne suis plus interprète mais auteur et ce n'est pas facile de commencer à fabriquer une forme. Écrire de la danse c'est prendre en compte tout un ensemble alors j'y vais à petits pas. Sur le début, une gestuelle personnelle est arrivée. J'ai commencé à voir ce qui pouvait s'appeler Florence Loison en terme de gestuelle. Mais pour moi écrire c'est répéter un geste de la même façon dans un espace défini et ça me bloquait. Je n'arrivais plus à danser spontanément, c'était préfabriqué, ça devenait formaté. J'ai alors fait le choix d'assumer des passages écrits et d'autres où ce ne sont que des principes qui me mettent en mouvement. Et à l'intérieur de ces passages j'ai une forme de liberté qui m'est nécessaire. C'est un compromis, ça m'a permis de dédramatiser le fait de passer à l'écriture. Je considère avoir des choses à dire, mais ça ne se dit pas en 28 minutes (temps de la pièce). Dans cette pièce, il est question de la problématique de la liberté de circulation et de la relation au corps, comment je passe de l'Afrique à l'Europe, comment cela m'imprime. J'avais besoin de questionner mon parcours pour me permettre d'aller plus loin car l'important pour moi ce n'est pas tant le mouvement, mais ce qu'il raconte. Ce qui a de l'intérêt c'est que les gens se retrouvent à travers mon geste. Je ne suis pas là pour plaire ou déplaire, je suis là pour interpeller.

Finalement ce solo c'est une forme d'engagement ?

Oui c'est un vrai manifeste, et ce n'est pas un hasard si j'ai choisi Nora Chipaumire pour travailler dessus. Une chorégraphe qui ne fait que des solos. Ma rencontre avec cette femme m'a permis d'éclorre, j'avais besoin de passer par là. Je pense que la première chorégraphie que l'on fait, ça permet de se dire : ça y est c'est fait. Après avoir réglé tes histoires avec toi-même, tu regardes

comment tu peux ouvrir le débat.

Quels sont tes futurs projets personnels et culturels, étant donné que Lignes Africaines passe en biennale ?

Je continue à développer mon écriture personnelle, c'est-à-dire l'étape 2 de Voyages, qui se développera surtout en 2009 et 2010. L'objectif étant d'affiner, d'approfondir pour ensuite passer à autre chose. En parallèle de ça j'ai envie de faire seule. Je suis confrontée à ces contraintes de disponibilités des gens avec qui je travaille. Cette idée de dépendre des autres m'est insupportable ! Je vais fabriquer une forme où je vais tout faire et la questionner avec dérision. Partir de mes contraintes d'aujourd'hui et aller vers la question de la frontière artistique. C'est l'occasion d'approfondir cette relation entre les arts. Je vais continuer à parler de la liberté de circulation et surtout à l'intérieur de soi car nos premières barrières, nos premières frontières, c'est nous. Parler de ça en le transformant artistiquement en mouvements, en gestes, en sons...A côté de ça, on m'a sollicité pour être un regard extérieur au service de musiciens. Ça me permet de respirer, de me nourrir d'autres pratiques, de voir comment je peux me mettre au service d'un autre propos et comment la circulation du mouvement peut arriver là.

Ton projet est en accord avec la situation actuelle du spectacle vivant ?

Oui car le problème aujourd'hui c'est qu'il y a une multitude de spectacles et de formes, on est dans l'asphyxie alors que seulement 5% de la population se déplace pour de la danse et du théâtre, une minorité. Moi ça ne me correspond pas car les gens sont vraiment importants. Je suis issue de l'éducation populaire ; quand je vois des gens différents venir à des spectacles et qu'ils ressentent beaucoup d'émotions, ça me rend heureuse. On ne sait pas les conséquences que ça peut avoir dans leur vie, on n'est pas du même côté de la barrière mais pourtant qu'est-ce qu'on a des choses en commun ! Je pense qu'il faut qu'on revienne à ça. L'artiste fait parti de la vie de la cité, il doit la questionner, il est là pour qu'il y ait une vie en société et que se soit relié au concret, pas que dans la pensée. C'est parce que l'on revient sur le plateau que l'on va retrouver à nouveau un souffle, une énergie, et ce ne sera plus 5% de la population qui se sentira concernée mais bien 90%.